

LES COUPS DE PROJO DE BERTILLE OLÉODUC (1^{er} semestre 2009)

SOMMAIRE

- p.2-3 : TROIS FILMS VRAIMENT CULTES (« C'est arrivé près de chez vous » ; « Bernie » ; « La vie de Brian »)
- p.3-6 : TROIS ROMANS CAKES (Jean-Pierre MARTINET, « Jérôme » ; John Kennedy TOOLE, « La conjuration des imbéciles » ; Tristan EGOLF, « Le seigneur des porcheries »)
- p.6-7 : TROIS FILLES QUI EN ONT (Constance Verluca ; P.J. Harvey, Arielle Dombasle)
- p.7-9 : 3 FILMS DE KERVERN ET DELEPINE (Aaltra ; Avida ; Louise Michel)
- p.9 : 2 ODES A LA MUTILATION (« Audition » de T. MIIKE ; « La confrérie des mutilés » de Brian EVENSON)
- p.10 : 2 CHANSONS POUR CHIER DANS LA COLLE (« Gagnant / Perdant », Noir Désir ; « U.N.I.V.E.R.S.A.L », Wampas)
- p.11 : LA SÉRIE TRASH DU MOMENT (« Earl »)
- p.11-12 : UN ROMAN HILARANT MÉCONNU (« Des femmes qui tombent », Pierre Desproges)
- p.13-14 : LE CRITIQUE ROCK ADOUBÉ PAR LE C.A.K.E. (« Fêtes sanglantes et mauvais goûts », Lester Bangs)
- p.14 : UNE BD PUNK (« Love and Rockets », volume 1 et 2, Jaime HERNANDEZ)
- p.15 : LA BIBLE DE LA CULTURE UNDERGROUND U.S. (Greil MARCUS, « L'Amérique et ses prophètes. La République perdue ? »)
- p.15 : UNE EMISSION DE RADIO, POURQUOI PAS ? (« Panique au Mangin Palace », tous les dimanches de 11h à midi sur France Inter.)
- p.15-16 : UN PERSONNAGE FEMININ HORS NORMES (Miriam, dans « Quelque chose à te dire », Hanif KUREISHI)
- p.16-18 : DEUX FILMS D'UN REALISATEUR ANGLAIS LOUFDINGUE : EDGAR WRIGHT (« Shaun of the dead » ; « Hot Fuzz »)
- p.18-19: UN FILM DE (TRES MAUVAIS) GENRE (« Planet Terror », Robert Rodriguez)
- p.19-21 : UN FILM QUI FAIT PASSER TARANTINO POUR UN BERGMAN MOU DU GENOU (« Enfermé dehors », Albert Dupontel)
- p.21-22 : DES NOUVELLES SANGLANTES (« 25 histoires de mort », T.C. Boyle)
- p.22-23 : UN POLAR POILANT (Au pire, qu'est-ce qu'on risque ? », Donald Westlake)
- p.23-24 : LA DECHEANCE COMME ART DE VIVRE (« Ceux qui n'en mènent pas large », Jean-Pierre Martinet)
- p.24-25 : UNE FILLE QUI REALISE UN FILM C.A.K.E. (« 2 days in Paris », Julie Delpy)
- p.25-26 : UN FILM A SKETCHS DANS LA GRANDE TRADITION DES COMEDIES ITALIENNES (« Les monstres », Dino Risi)
- p.26-27 : UNE NOUVELLE HORRIFIQUE QUI CHANGERA A JAMAIS VOTRE VISION DES SUPERMARCHÉS (« Thanksgiving », Joyce Carol Oates)
- p.27-28 : CONRAD ET STEVENSON REVUS ET CORRIGÉS PAR UN CHEVILLARD BOURRÉ (Patrice PLUYETTE, « La traversée du Mozambique par temps calme »)

EN BONUS

- p.28-34 : Nouveautés Politiquement Incorrectes (Black Lips, « Trapped in a basement » ; Niccolo AMMANITI, « Comme Dieu le veut » ; Jean-Bernard POUY, « La récup' » ; Les Vedettes, « Disque numéro 1 » ; « Tropic Thunder », Ben Stiller ; Tristan EGOLF, « Kornwolf. Le démon de Blue Ball »)
- p.34-37 : Vermines du Mois (Bernard Werber ; Eric-Emmanuel Schmidt ; Guillaume Musso ; Amanda Sthers ; Dominique de Villepin ; Mona Achache)

TROIS FILMS VRAIMENT CULTES

Contrairement à certains escrocs médiatiques que nous ne nommeront pas pour ne pas (encore) traîner dans la boue des gens sans talent — il s'agit d'Alexandre Astier qui avec « Kaamelot » plagie ouvertement « Sacré Graal » des Monty Python —, le C.A.K.E. sait reconnaître sans fard ses influences. En voici quelques-unes, et non des moindres.

« C'est arrivé près de chez vous » de Rémy Belvaux

Ce film en noir et blanc de 1992 est un grand film d'humour noir et, avouons-le, la principale influence des membres fondateurs du C.A.K.E. On y suit Ben — premier rôle de Benoît Poelvoorde, qui participe aussi au scénario et aux dialogues — un serial killer dans son épopée macabre filmée par une équipe de télé qui le suit à la trace. L'un des films les plus drôles qui soit, que vous devez absolument avoir vu avant de claquer (à moins que vous décidiez de le voir une fois mort, pour peu que quelqu'un de votre famille soit assez con pour installer une télé et un lecteur dvd dans votre cercueil).

Extrait (le barème pour lester un corps) : « Il faut savoir que quand tu immerges un corps dans l'eau, il se gonfle d'air, et alors il a tendance à remonter à la surface, donc tu es obligé de le lester afin qu'il coule. Faut que tu le lestes avec des cailloux, des choses un peu lourdes, tu vois y'a un barème quand tu lestes un corps, c'est trois fois son poids normalement, un homme moyen, mais sinon ça change pour les enfants ou pour les nains, pour un enfant c'est plus léger c'est deux fois le poids, pour les nains c'est une fois son poids, les os sont plus lourds, une vieille dame ou un vieil homme, cinq fois le poids, les os sont poreux, déjà. »

« Bernie » d'Albert Dupontel

Premier film d'Albert Dupontel — il réalise, écrit les dialogues, joue le rôle principal — qui rivalise dans l'horreur, le sordide et l'humour glauque avec « C'est arrivé », ce qui n'est pas peu dire. Bernie Noël, la trentaine, sort de l'orphelinat où il a toujours vécu. Persuadé d'être le fils caché de milliardaires américains, il se découvre un père devenu S.D.F. et apprend qu'il a été trouvé dans une poubelle. Il rencontre une jeune fleuriste dealeuse et shootée jusqu'à l'os qui entretient une relation très perverse avec son père alcoolique tétraplégique. Le film français le plus dingue depuis des lustres ; on n'a toujours pas fait mieux depuis. De l'utilité d'avoir toujours une pelle sur soi.

Extrait (Les hyènes) : « Moi je trouve qu'être ami avec une hyène, c'est plus important qu'être ami avec de vrais amis. Ca vous protège, ben si y'a du danger, tu dis « moi je suis avec une hyène ». »

« La vie de Brian » de Terry Jones (écrit et joué par Graham Chapman, John Cleese, Terry Gilliam, Eric Idle, Terry Jones et Michaël Palin)

La vie de Jésus comme vous ne l'avez jamais vue. Troisième et peut-être meilleur film des Monty Python — mais entre nous, est-il possible de vivre décemment sans avoir vu tout ce qu'ont fait les M.P. ? Non. Vous ne connaissez pas les Monty Python ? Crevez sur place, cloportes. La meilleure fin de tous les temps, à la philosophie que d'aucuns qualifieraient de cakissime : « Parti de rien, tu es arrivé nulle part : qu'as-tu perdu ? Rien ! »

Extrait (la chanson de fin reprise en chœur par les crucifiés) : « Always look on the bright side of life/ Always look on the light side of life/ If life seems jolly rotten there's something you're forgotten/ And that's to laugh and smile and dance and sing/ When you're feeling in the dumps/ don't be silly chumps/ Just purse your lips and whistle that's the thing/ Always look on the bright side of life... »

TROIS ROMANS CAKISSIMES

Le suicide, c'est cool : la preuve avec trois écrivains qui ont écrit chacun un roman décapant avant de tirer leur révérence — certains devraient prendre exemple. Beaucoup de points communs unissent les héros de ces trois romans : il s'agit de personnages masculins jeunes, misanthropes, intelligents mais inadaptés au monde qui les entourent. On retrouve chez les trois auteurs le même pessimisme et le goût pour la critique sociale, le même regard acerbe sur un monde qui formate les individus. Le hasard ou la nécessité fait que ces trois écrivains ont tous choisi de se mettre en l'air. Il y a entre ces trois-là un cousinage évident, au-delà de la frontière entre humour potache et grande littérature : trois grands moments de lecture en perspective pour tous les (chanceux) incultes qui ne les ont pas encore lus. Pour plus de plaisir, on vous conseille — non pas une musculation du périnée mais — de les lire à la suite et dans cet ordre, mais vous faites comme vous voulez, on n'ira pas vérifier.

Jean-Pierre MARTINET, « Jérôme » (Finitude).

On va pas se mentir, il n'y a pas une once d'humour dans ce roman : ce qui veulent se remonter le moral en ces temps de crise devront passer leur chemin — et plutôt aller voir du

côté d'Annie Lemoine. De quoi s'agit-il alors ? De grande littérature désespérée. Roman monstre sur un personnage qui est lui-même un monstre et qui évolue dans un Paris monstrueux largement fantasmé ressemblant à Saint-Pétersbourg, « Jérôme » est un roman sur la solitude, le désir inassouvi et la pulsion de mort. On sort lessivé mais ébloui de la lecture de « Jérôme » — à la différence du dernier Eric-Emmanuel Schmidt, « Le sumo qui ne pouvait pas grossir », qui donnerait plutôt envie d'y aller mollo sur les sucres lents. Comme toutes les œuvres qui comptent, elle bouscule, dérange, perturbe et travaille l'imagination du lecteur longtemps après avoir refermé le livre. En effet, si notre héros est un trentenaire à la dérive, il ne ressemble pas pour autant à un personnage d'Anna Gavalda ou de Frédéric Begbeider. Le personnage de Jérôme Baush (clin d'œil à l'univers apocalyptique des tableaux de Jérôme Bosh) oscille entre enfant attardé fan de Mickey et pervers sexuel, débile et surdoué, misanthrope et amant éconduit. Au-delà du personnage atypique et de l'ambiance crépusculaire, il faut absolument signaler l'importance du style de Martinet. L'influence de Laoutréamont, Céline, Faulkner et de Gombrowicz est manifeste mais Martinet ne peut être réduit à la somme de ses influences (aussi excellentes soient-elles) car il est incontestablement le plus grand des écrivains oubliés du XX^{ème} siècle. A réserver à un public averti (mais le public du C.A.K.E. est par définition un public averti, non ?). Certaines scènes pourraient heurter bla bla bla bla...

Extrait : « Solange me répétait souvent, ces derniers temps, comme à peu près chaque année, vers la mi-avril, qu'il allait falloir bientôt se méfier de la douceur de l'air. Surtout ne pas s'abandonner, ne pas se laisser aller à la nostalgie de l'amour et des caresses, car alors on est foutu. Foutu, tu comprends, Jérôme ? Elle aimait me parler cachée derrière les vieux rideaux en velours vert de la salle à manger. Sa voix ne me parvenait qu'assourdie, lointaine, comme morte déjà, mais chaque mot se gravait dans ma mémoire. Oui, poursuivait-elle, mieux vaut respirer l'odeur infecte des canaux, eux au moins, avec leur eau croupie et toutes les saloperies qu'elle charrie, ne mentent pas. Que le printemps crève, qu'il ne revienne jamais. » (premières phrases du roman)

John Kennedy TOOLE, « La conjuration des imbéciles » (10/18)

La version américaine et drôle (lorgnant, il est vrai, plus vers le sketch plus que la littérature) de « Jérôme » de Martinet. Ignatius, 30 ans, obèse, diplômé en histoire médiévale, sans emploi, végète dans une maison minuscule et délabrée de la Nouvelle Orléans, passant pour un inadapté. Ses rares incursions dans le monde du travail se sont soldées par de cuisants échecs : en tant que prof de fac il a déclenché une manif d'étudiants contre lui, en tant que

bibliothécaire il a tenu 15 jours avant d'être viré et de voir sa carte de lecteur annulée. Il a de grandes théories sur l'état du monde occidental de son époque (les années 60) et sur les moyens de retrouver un peu de « théologie et de géométrie ». Il écrit beaucoup et notamment son « Journal d'un jeune travailleur » où il raconte son expérience pour le moins étonnante en tant qu'employé d'une usine fabriquant des pantalons en perte de vitesse, puis comme vendeur de hot-dog ambulants. La galerie de personnages est savoureuse au possible : Ignatius donc ; sa mère, à la fois abusive et dépassée par ce qu'est devenu son gros fils ; le flic Mancuso que son patron punit en lui imposant un déguisement nouveau chaque jour (hilarant) ; Santa, la tante de Mancuso, sorte de mémé trash qu'Ignatius appelle « la catin Battaglia » ; le « vieillard vicieux », Claude, qui drague la mère d'Ignatius, obsédé par les « communisses » ; Lana Lee, la patronne du bar louche qu'Ignatius surnomme « la patronne nazie » ; Darlene, l'entraîneuse de ce bar qui veut devenir danseuse et qui fait un numéro pitoyable avec son perroquet qui tousse et perd ses plumes ; Mr Levy, le patron, et sa femme, « desperate housewife » avant l'heure qui veut sauver une pauvre octogénaire qui ne demande que la paix et la retraite, un certain Dorian Greene qui doit son pseudo à qui vous devinez, sans oublier un inoubliable personnage féminin Myrna, avec qui Ignatius forme un « couple » aussi improbable qu'intéressant. Si on éclate de rire souvent dans ce gros roman (presque 500 pages), c'est surtout grâce aux dialogues dignes des histoires atroces du C.A.K.E., penchant tantôt du côté de l'humour noir, tantôt vers l'absurde, le trash et le mauvais goût.

Extrait (quand la patronne du bar dit à la danseuse qui fait un numéro de strip-tease avec son cacatoès) : « On dirait une nympho ivre morte qui tourne de l'œil au fond d'un cul de sac. La volaille ça va. Toi, t'es à chier ».

Tristan EGOLF, « Le seigneur des porcheries. (Le temps venu de tuer le veau gras et d'armer les justes) » (Gallimard)

Zola chez les Monty Python. Un premier roman décapant, plein de mauvais esprit et de noirceur illuminée par des pointes d'humour que ne renierait pas le C.A.K.E. Le chaînon manquant entre « Jérôme » de Martinet et « La conjuration des imbéciles » de John Kennedy Toole. C'est toute la communauté de Baker, petite ville du Midwest qui est passée au crible par John Kaltenbrunner, jeune fermier orphelin de père et bientôt de mère, obsédé par l'élevage de ses animaux et l'extension de sa ferme. Rejeté de tous, misanthrope autant par réaction que par vocation, il finit par prendre la tête de la révolte des éboueurs (appelés les torche collines). Rats d'usine, trolls, citrons (mexicains), harpies méthodistes (paroissiennes philanthropes qui se révèlent être de perverses rapaces guettant les malades incurables pour

détourner les héritages), petit patron capo, justice et police incapables de faire régner un minimum d'ordre et de justice, journalistes cyniques faisant dans le sensationnalisme : il n'y en a pas un pour sauver l'autre, tous sont méchants, égoïstes, hypocrites, stupides, ne pensant qu'à boire, à se taper dessus et à voler leur prochain (comme les membres du C.A.K.E. en somme). Dans cet étonnant roman, le pessimisme côtoie le grotesque pour le plus grand plaisir du lecteur. Il y a des passages très forts, notamment quand les éboueurs de la décharge font grève et que la ville se trouve envahie de tonnes de détritiques en plein été caniculaire, attirant tous les charognards imaginables. Mais il est aussi question de la découverte d'un squelette de mammoth dans un grenier, d'un match de basket apocalyptique et j'en passe. Nul doute que cet écrivain a lu Lautréamont, Toole et Faulkner en même temps qu'il a observé l'Amérique contemporaine avec autant d'amusement que de dégoût.

Extrait : « De tous côtés, la foule s'égayait devant lui dans un feu d'artifice de fessiers bondissants : ventripotents agents du bureau du shérif trébuchant sur des femmes de services affalées. Trolls au dos velu galopant en ondulations tremblotantes de gélatine. Harpies chargées de bocaux de poissons morts détalant en piétinant malades et mourants, ne s'arrêtant que pour les dépouiller de leurs bijoux et lécher leurs blessures. Roy Mantzer à quatre pattes se faisant ouvertement sodomiser avec des outils de jardinage par la procession des éternels collés. La masse des élèves de Holborn saignant par tous leurs orifices, rampant sur les mains et les genoux, se faisant marcher dessus, se griffant et se mordant les uns les autres, s'arrachant les cheveux, s'énucléant mutuellement, fuyant tous dans une obscène panique aux jambes arquées vers le bord d'une falaise. »

TROIS FILLES QUI EN ONT

Les filles, c'est bien : la preuve avec ce qui suit (vous excitez pas, y'a pas de photos).

Constance Verluca, « Adieu Pony »

Enfin une fille qui ose écrire et chanter des textes à l'humour noir, marqués du sceau du bon sens et du politiquement incorrect (contrairement à toutes ses chanteuses gentillettes insignifiantes qui déshonorent leur sexe, mais heureusement les mecs ont aussi Calogero : un point partout, balle au centre). D'autant que la musique (plus folk que variété : ouf !) et la voix sont au niveau, ce qui donne au final un excellent premier album sorti en 2007 mais qu'il n'est pas trop tard pour découvrir si vous êtes malencontreusement passé à côté.

Extrait de « Les trois copains » (Constance Verluca et Julien Hirsinger) : « Quand vous êtes tout pourri, que personne ne veut être votre ami, que vous vivez seul ou en couple desséché,

que votre métier est à chier, chaque seconde de chaque minute de chaque journée qui passe vous laisse dans la bouche un goût dégueulasse. Mais ne croyez pas qu'il n'y a plus d'espoir, regardez mieux dans vos tiroirs. Vive le chocolat, l'héroïne et la vodka. »

P.J. Harvey, « A woman a man walked by »

Cet album qui vient de sortir est le meilleur de l'Anglaise depuis « Stories from the city, stories from the sea », confirmant si besoin était qu'elle est la meilleure rockeuse vivante en 2009 (si vous en voyez une autre, faites-le-moi savoir). Aussi violent, rêche et sans concession que ses premières chansons il y a plus de 15 ans, cet album est une réussite de bout en bout. Je ne saurais que trop vous conseiller d'écouter tous ses albums où il n'y a rien à jeter. A réserver toutefois à des oreilles averties (à la différence de Superbus que votre grand-mère appréciera sûrement en fond sonore au supermarché) : avec P.J., ça crie, ça aboie, bref c'est du rock and roll sans laisse et on en redemande.

Arielle Dombasle, « Glamour à mort ! »

La belle évaporée en aurait-elle plus que son mari ? Au moins, elle, elle ne se prend pas au sérieux. Sa collaboration surréaliste avec Philippe Katerine donne quelque chose d'étrange et d'original, bien que difficile à définir — un peu comme le croisement entre une girafe et un porc — qui détonne dans le paysage de la chanson française aussi consensuel que mou du genou. Attention quand même : ça a beau avoir l'air léger et inoffensif comme des fraises Tagada, il faut consommer cet album avec modération — moi qui vous parle, j'ai fait une allergie aux fraises Tagada dans mes folles années de jeunesse, j'étais punk à l'époque.

3 FILMS DE KERVERN ET DELEPINE

Loin de l'univers de Groland — émission au mauvais goût et à la trashitude honnis par le C.A.K.E. —, Gustave Kervern et Benoît Delépine construisent une œuvre originale et s'imposent comme des réalisateurs avec qui il faudra compter dans le monde du cinéma français bobo-parisiano-branchouille-gentillet largement insignifiant. Quand ces deux olibrius décident de passer derrière la caméra, il n'est pas question d'escroquerie ou d'opportunisme comme certains prétendus comiques de bas étage dont nous tairons le nom — Gad Elmaleh, Franck Dubosc, Elie Sémoun, etc..

« Aaltra », sorti en 2004

Dès leur premier film, réalisé avec peu de moyens et en peu de temps, ils font preuve de vrais parti pris esthétiques (le noir et blanc) et cinématographiques (très peu de dialogues, longs plans séquence, cadrages peu conventionnels, bref ce genre de trucs, mais je suis pas critique de cinoche alors je m'arrête là). Malgré l'histoire très drôle (deux voisins qui se détestent se retrouvent en fauteuil roulant suite à un accident de moissonneuse et décident d'aller en Finlande demander réparation à l'entreprise fabriquant ces machines), on est très loin de la succession de sketches qui caractérise souvent les films d'humoristes. Méconnu mais indispensable.

« Avida », sorti en 2006

Pour leur deuxième film, Benoît et Gus choisissent à nouveau le noir et blanc, mais leurs influences sont cette fois du côté de l'Espagne ensoleillée de Dali et de Bunuel. Pratiquement chaque plan ressemble à un tableau surréaliste plein d'étrangeté et de poésie, où Gustave Kervern se révèle être un grand acteur au charisme impressionnant — il exprime plus de sentiments dans un rôle de sourd-muet pendant 1h23 que Jean Réno dans toute sa filmo. Il est indispensable de regarder les bonus du D.V.D., ne serait-ce que pour mieux comprendre des détails de l'histoire qui peuvent échapper au spectateur : disons simplement qu'il s'agit de trois types à la ramasse (un sourd-muet donc et deux drogués à la kétamine) qui essaient d'enlever une milliardaire obèse et qui se retrouvent, par un drôle de retournement de situation, forcés de l'aider à se suicider d'une manière on ne peut plus originale. Des guests en pagaille (notamment Chabrol et Dupontel, absolument hilarants) pour un chouette film, meilleur que le précédent, moins bon que le prochain.

« Louise Michel », sorti en 2008

Avec ce troisième film, les deux réalisateurs réussissent l'exploit d'attirer le grand public (plus de 400 000 entrées) tout en s'imposant auprès des critiques et des professionnels (Prix au festival du film indépendant de Sundance). « Louise Michel », c'est « Le » film sur la crise, leur plus accessible (en couleur, avec des dialogues et une histoire facilement compréhensible), mais Kervern et Delépine conservent tout ce qui faisait le charme et l'intérêt des précédents — propos engagé, humour corrosif et recherche d'un style cinématographique original. Le pitch ? Des ouvrières licenciées pour cause de délocalisation décident de mettre leur prime de licenciement en commun pour faire tuer leur patron par un professionnel. Malheureusement, le professionnel se révèle être un incapable doublé d'un pleutre et, en ces

temps de mondialisation galopante, il n'est pas si simple de mettre la main sur le responsable de la fermeture de l'usine... Bouli Lanners et Yolande Moreau excellent même si Gus Kervern manque à l'écran ; mention spéciale pour Albert Dupontel, qui réapparaît de façon fracassante en fin de générique.

2 ODES A LA MUTILATION

Au C.A.K.E., on a un faible pour la mutilation (voir *Garrec et Palardoux*, épisode 8) : voici donc un film et un livre qui traitent du sujet — le premier fait peur, le second fait rire.

« Audition » de T. MIKE

Le meilleur film du réalisateur japonais (avec le dément « Ichi the Killer » dont nous reparlerons en temps voulu), « Audition » prend son temps, laisse le mystère, puis la peur s'installe. C'est un film lent mais jamais ennuyeux qui finit dans une violence inouïe rarement égalée dans le cinéma japonais, pourtant marqué du sceau de la perversité. Un homme veuf et père d'un petit garçon décide qu'il est temps de refaire sa vie : un ami réalisateur lui donne l'idée de faire un « casting » bidon pour trouver la femme qui lui convient. Parmi toutes celles qui se présentent, une jeune fille (jolie, intelligente, réservée) lui plaît et ils entament une relation. On apprend en parallèle l'étrange disparition d'un homme, tandis que régulièrement le réalisateur nous montre la jeune fille dans son appartement assise par terre à côté d'un grand sac qui bouge... Le pauvre veuf apprendra à ses dépens qu'il faut se méfier de l'eau qui dort et des femmes qui paraissent inoffensives. Un film étonnant qui réveillera vos instincts sadiques à vous pousser à découper votre chat.

« La confrérie des mutilés » de Brian EVENSON

Roman drôle mais trash sur une secte d'auto-mutilés (chaque membre amputé fait progresser dans l'élévation spirituelle) qui essaie d'enrôler un pauvre détective privé qui a perdu sa main (et s'est cautérisé lui-même, ce qui suscite l'admiration de tous) pour en faire son nouveau gourou. Très bon moment en perspective avec ce petit roman sans prétention qui n'est pas sans rappeler les *HISTOIRES ATROCES* du C.A.K.E., car oui, la C.A.K.E. s'auto-cite parce que si on attend que les autres nous fassent de la pub, on peut se gratter jusqu'au sang. Pour en revenir au bouquin, je ne saurais trop vous conseiller le passage du strip-tease de la fille mutilée qui balance son oreille dans la foule comme d'autres leur string — un must !

2 CHANSONS POUR CHIER DANS LA COLLE

Techniquement, c'est impossible : une chanson ne peut pas faire ses besoins, a fortiori dans de la colle. Quant à vous, bande de sagouins, ne tentez pas de reproduire cette expérience chez vous, c'est fort dangereux. Chier dans la colle, c'est une expression : prenez pas tout au pied de la lettre, bordel !

« Gagnant / Perdant », Noir Désir

En attendant le nouvel album de Noir Désir, une super chanson à se mettre entre les oreilles. Perso, je l'écoute au moins une fois tous les matins, souvent plusieurs fois d'affilée, et ce pour trois raisons : 1) la voix, 2) la musique, 3) le texte. Je pourrais en parler plus mais cela nous ferait perdre du temps à tous, je mets donc un extrait des paroles et vous conseille d'aller sur le site de Noir Désir pour télécharger ce titre gratis (avec une version qui déchire du « Temps des Cerises »).

Extrait : « Tous ces beaux jeux inventés pour passer devant les premiers/ Pour que chacun soit écrasé s'il refuse encore de plier/ Les dégâts, les excès, ils vont vous les faire payer/ Les cendres qui resteront c'est pas eux qui les ramasseront/ Mais les esclaves et les cons, ceux qui n'ont pas su dire non/ Nous on veut pas être des gagnants/ mais on acceptera jamais d'être des perdants. »

« U.N.I.V.E.R.S.A.L », Wampas

Comme vous l'avez peut-être remarqué si vous avez lu l'épisode 5 de *Garrec et Palardoux*, le C.A.K.E. est fan des Wampas, on aime leur dernier album « Les Wampas sont la preuve que Dieu existe » (même si comme chacun sait Dieu n'existe pas plus qu'un garagiste honnête, mais passons) dans son intégralité, mais on choisit « U.N.I.V.E.R.S.A.L. » parce que c'est celle qui incarne le plus la « résistance culturelle » dont il est plus que nécessaire de faire preuve en ces temps troublés bla bla bla bla... Pour la petite histoire, les Wampas sont chez Universal et ont refusé le duo avec Cali qu'on leur a gentiment proposé, pour la bonne raison qu'ils se moquent de vendre des albums comme de leur premier boa.

Extrait : « U Un duo avec Cali/ N Navré ça ne m'intéresse pas/ I Imagination zéro/ V Variété académy/ E Emotion dans les chaussettes/ R Rien à foutre et rien à battre/ S Surtout faite bien attention/ Et A Allez on y va !/ Universal, fais pas la gueule/ Universal y a pas d'single/ Universal fais pas la gueule/ Universal on n'est pas tout seuls »

LA SÉRIE TRASH DU MOMENT

Earl: une série méchamment C.A.K.E.

On trouve peu de séries méchantes et drôles (du moins en France et sur les chaînes hertziennes) mais heureusement il y a « Earl ». Si ça ne révolutionne pas le monde des séries (ni au niveau de l'intrigue ni au niveau formel), on se marre comme des baleines, et franchement ça fait du bien. Quand Earl Hickey, beauf trentenaire à moustache portant des tee-shirt AC/DC et des chemises à carreaux, également chômeur/voleur/loser vivant dans un camping, gagne au loto, c'est le bordel dans sa vie. Son ex-femme, Joy (un physique de Barbie, la méchanceté de Cruella et un langage de poissonnière), exige sa part du gâteau. Mais Earl décide d'utiliser cet argent pour faire le bien ou du moins essayer de réparer un peu ses conneries : il établit une liste où chaque numéro correspond à une mauvaise action à réparer. Autour de lui, pour l'aider ou lui mettre des bâtons dans les roues : Joy donc, mais aussi Crabman, son nouveau mari, hilarant black serveur au bar qui est leur Q.G, fou de hip hop et de sa tortue « Monsieur Tortue », Randy, le frère obèse et semi-débile de Earl qui vit avec lui, Catalina, la femme de chambre mexicaine sans-papiers dont Randy est amoureux, sans oublier les autres habitants de cette petite ville (la prostituée, l'ex-célébrité devenue alcoolique, etc.). Au fil des saisons, on suit la grandeur et la décadence de ce gentil raté : du premier prix du loto à la prison (M6 diffuse actuellement les inédits de la saison 4, ce qui est très certainement la seule chose digne d'être regardée sur cette chaîne de merde aussi pathétique que les commentaires séniles de Thierry Roland). Un des meilleurs épisodes se déroule dans un village de freaks, un autre montre le tournage d'une émission de télé-réalité venu investir la ville. Les dialogues sont souvent très drôles et les situations un brin trash du plus mauvais goût — deux bonnes raisons pour aduler cette série à la crétinerie potache récréative.

UN ROMAN HILARANT MÉCONNU

« Des femmes qui tombent », l'unique roman de Pierre Desproges

Si l'on connaît les textes de Desproges pour la radio, la télé ou la presse, on connaît moins son unique roman publié en 1985 : « Des femmes qui tombent ». Enquête policière burlesque à Cérillac où les femmes tombent comme des mouches, d'Adeline, la vertueuse et insignifiante mercière à Claire, l'assistante pour le moins libérée du kiné en passant par tous les membres féminins d'une honorable famille de pharmaciens. On suit le docteur Rouchon, alcoolique notoire mais néanmoins sympathique, sa femme Catherine, adultère mais non moins estimable et leur fils, handicapé qu'ils supportent comme une malédiction. Mais ce n'est

pas tout, il y a aussi l'inspecteur Granot, le père Montagu qui en pince pour Catherine, le boucher Labesse adepte d'expressions toute faites, Marro, le journaliste de gauche qui sympathise avec Rouchon...et même un extra-terrestre (ficusien) dévoreur de pneus qui craint la rosée. La piste de l'anophèle femelle, retrouvée à chaque fois sur le corps des victimes par le docteur Rouchon est-elle une piste sérieuse ? Comment arrêter le massacre ? A court d'idées, les autorités décident de regrouper les femmes dans le château-fort dont s'enorgueillit le village depuis des siècles, mais l'on assiste alors à un étrange phénomène...

Qu'on ne s'y trompe pas, aussi drôle qu'ait été Desproges, il n'était pas qu'un « comique », ni même un « humoriste » — terme censé être plus flatteur : c'était avant tout un jouisseur des mots et de la langue. Entre deux blagues égrillardes ou vacheries bien senties contre — au choix — les bourgeois, les pauvres, les curés, les gendarmes, etc., il y a dans ce roman des moments de vraie littérature. Peut-être était-il un écrivain empêché — comme Edouard Baer est un cinéaste empêché — par une trop grande modestie, une trop grande pudeur ou une trop grande admiration de ses maîtres. En tout cas, on éclate de rire pratiquement à chaque page — rire jaune et noir bien sûr, les meilleurs couleurs pour le rire.

Extrait (portrait de Christian, fils handicapé du docteur Rouchon et de sa femme Catherine) : « L'enfant vint au bout d'un an. Il était anormal si l'on fait référence à l'employé de banque moyen en tant qu'étalon de base de la normalité. Dieu ne l'avait pas raté. Au sortir de sa mère, c'était un beau bébé et puis la vie c'était mise à lui tomber sur la gueule avec une frénésie dévastatrice de bulldozer. A deux ans, son beau regard bleu de poupon commun s'était alourdi de torpeur bovine, cependant que son crâne s'allongeait en obus, son teint verdissait, ses membres se recroquevillaient en pieds de vigne. Il avait la démarche austère des mouettes emmazoutées et bramait sans relâche les mélopées caduques que lui soufflait le vent. Un sourire imbécile de Joconde allumée lui barrait le groin en permanence, sauf à la fin des tétées — laborieuses : il suçait tout ce qui bouge — où il arborait le faciès borné d'un aïeul de banquet hébété par une béarnaise au-dessus de ses forces. Dire qu'il répondait au nom de Christian serait exagéré dans la mesure où il était sourd comme peu de pots, et, de toute façon, trop encotonné dans son cortex pour discerner un mot chrétien d'une corne de brume. Enfin, il avait peur des mouches et développait une allergie aux châtaigniers qui limitait ses sorties en laisse entre Limoges et Périgueux où cet arbrisseau prospère à tout bout de champ. Bref, le fruit des amours de Jacques et Catherine Rouchon était confit. »

LE CRITIQUE ROCK ADOUBÉ PAR LE C.A.K.E.

« Fêtes sanglantes et mauvais goûts » de Lester Bangs (Tristam)

En plus d'avoir un sacré bon titre, ce bouquin, recueil d'articles écrits par le journaliste rock Lester Bangs (1948-1992) est l'un des meilleurs livres jamais écrit sur le rock. C'est drôle, parfois méchant, souvent de mauvaise foi, mais jamais tiède, convenu ou dans le sens du vent et en plus c'est littéraire : je le définirai comme un genre de Desproges U.S rock and roll sous L.S.D. S'il a la dent dure (en particulier avec les groupes dont il a été fan et qui le déçoivent), il sait aussi admirer (surtout des femmes : Patty Smith, Nico) et n'a pas peur de changer d'avis sur un album entre deux articles, se contredisant sans vergogne. Quelques titres d'articles pour se mettre en appétit : « Rolling Stones : la grande débandaison », « Jim Morrison : Dionysos en Bozo une décennie plus tard », « Emmenez votre mère à la chambre à gaz », « Admettez-le, vous aussi vous aimez lasser les infirmes (surtout si vous en êtes un vous-même) », « Le mauvais goût est éternel », etc.

Quelques extraits pour la fine bouche :

— p. 57 : « Paul Mac Cartney fait de charmants fonds sonores pour boutiques branchées, bien résolu à se montrer aussi insignifiant que les Carpenters, ce qui en soi pourrait être aussi bien une réaction aux excès opposés de John qu'un simple cas de vacuité absolue. On peut difficilement dire qu'il est cramé — *Band on the run* était un album magistral dans le genre insipide. » (« Pissenlits dans l'air immobile : le dépérissement des Beatles », article publié le 23 avril 1975 dans *The real paper*)

— p. 87 (A propos de l'album « Desire » de Bob Dylan) : « A la longue, j'en ai conclu qu'un album dont la principale utilité se situe dans une telle zone affective crépusculaire était, au pire un accessoire de branlette, au mieux aussi anodin qu'un mouchoir en papier, et qu'il ne ferait certainement pas de moi quelqu'un de meilleur, ni ne m'apprendrait quoi que ce soit sur les femmes, moi-même ou n'importe qui d'autre, seulement à quel point Bob Dylan semblait ne plus savoir où il en était. Ce qui, tout simplement, ne suffisait pas. » (« On ne badine pas avec la Mafia Chic : c'est pas un délinquant, juste un incompris, in *The village voice*, 8 mars 1976)

— p. 406 : « Le punk, c'est être assis seul dans une chambre mal éclairée en souhaitant avoir du valium tandis que passe un disque quelconque et vouloir arracher le rembourrage du fauteuil tout en sentant la futilité de la chose au bout de vos ongles. Le punk c'est détester toute poétisation de votre état. Le punk c'est de vagues rêves de carnage et de vengeance sanglante quand on a à peine la force d'écraser une mouche comateuse. Le punk c'est

commencer à se branler, bandouiller, penser oh et puis merde à quoi bon, et laisser tomber. Le punk c'est mettre un disque que vous adorez, vous allonger sur le sofa, vous retourner et essayer de dormir à quatre heures de l'après-midi ou à sept heures du soir rien que parce que vous voulez retrouver cet état de conscience crépusculaire qui est bien meilleur que n'importe quelle dope. Le punk c'est dire au rock d'aller se faire foutre. Le punk c'est dire au punk d'aller se faire foutre. Le punk c'est traiter comme de la merde votre collection de 2000 albums. Punk est un mot dépourvu de sens que tout le monde en a marre d'employer n'importe comment pour exprimer un état d'esprit et un mode de vie qui sans être très complexes ne peuvent être réduits davantage qu'ils ne l'ont déjà été à une pratique préverbale rudimentaire. Le punk est quelque chose qui vaut la peine d'être détruit à toute allure. Espérons que cet article accélèrera le processus. » (« Pour en finir avec le punk », in *New Wave*, août 1977)

UNE BD PUNK

Love and Rockets, volume 1 et 2, Jaime HERNANDEZ (Seuil)

Hernandez nous raconte l'histoire d'une bande d'amies déjantées, dans l'Amérique du début des années 80, qui gravite autour d'un couple d'héroïnes (Maggie et Hoppey) qui garde le moral malgré ses problèmes d'amour, de fric, de boulot, de famille. Le lecteur navigue entre réalisme social (la majorité des personnages appartient à la communauté des immigrés mexicains, il est question de révolution en Amérique latine) et fantastique (un personnage a des cornes et il y a de nombreuses références aux supers héros des comics, univers auquel Hernandez a été biberonné). Ce roman graphique permet au lecteur d'entrer dans des univers assez fermés qui lui sont étrangers (mouvement punk de la côte ouest des U.S.A., monde du catch, communauté homosexuelle) grâce à des personnages tourmentés et complexes, bien loin des clichés sur la féminité. Un voyage réjouissant dans le monde de l'underground, à la fois grave et léger, avec des personnages qui ont une vraie épaisseur et sont pleins de contradictions, d'espairs et de projets (devenir un groupe de rock célèbre, être une garagiste « prosolaire »). Dans le volume 2, on retrouve les mêmes avec de nouveaux personnages : une vieille star comique de la télé très populaire qui est une perverse dans la vraie vie, et quelques mecs aussi (le copain de Maggie, le type qui a mis enceinte Hopey, etc.). C'est cru (la sexualité est abordée sans le moindre tabou et avec une bonne dose d'humour), parfois trash. Bien sûr, le suspens réside surtout dans la question de savoir si l'histoire d'amour et d'amitié entre Hopey et Maggie va durer et sur quel mode.

LA BIBLE DE LA CULTURE UNDERGROUND U.S.

Greil MARCUS, « L'Amérique et ses prophètes. La République perdue ? » (Galaade Editions), 2007.

Greil Marcus est un des représentants de ce qu'on a appelé le *gonzo journalism*, il a surtout écrit sur le rock (Elvis, Dylan notamment) mais avec ce livre il élargit sa focale à toute la culture américaine. La société américaine décryptée à travers sa culture la plus innovante, de la série créée par David Lynch et David Frost « Twin peaks », aux riot girls des années 90 (Bikini Kill, Sletar-Kinney, etc.), en passant par les romans de Philip Roth. Un coup d'œil à l'index suffit à nous mettre en appétit : Nirvana, John Kennedy Toole, les Pixies, Ginsberg, Stooges, Burroughs, Velvet Underground, etc.

UNE EMISSION DE RADIO, POURQUOI PAS ?

« Panique au Mangin Palace », tous les dimanches de 11h à midi sur France Inter.

Une fois n'est pas coutume, j'ai envie de parler d'une émission de radio où on rigole — non, n'ayez pas peur c'est pas « Les grosses têtes » sur RTL ni l'émission de Ruquier sur Europe 1 — dans un esprit franchement potache. Pour tous ceux qui en ont marre de *Rires et chansons*, je vous conseille plutôt d'écouter la radio le dimanche matin à 11h (si vous êtes réveillés). Enfin une émission de radio drôle et décalée qui est une vraie création originale. Chaque semaine, un thème différent inspire à Philippe Colin et son équipe un collage d'archives, de bouts de films ou de sketches et de chansons, sans parler du feuilleton « Monique et Jean-Claude », couple de français très moyens qui a deux enfants Elsa et Rémi et dont on suit les aventures hebdomadaires. Depuis cette année, cette émission a une petite sœur le samedi à 11h, « Le ministère psychique », réalisée par la même équipe qui fait le diagnostic psychiatrique d'une personnalité : c'est pas mal non plus, mais je trouve l'émission du dimanche plus drôle.

UN PERSONNAGE FEMININ HORS NORMES

Ce n'est pas tous les jours qu'on croise des personnages féminins forts dans la littérature d'aujourd'hui, alors quand on en trouve un on a envie d'en parler.

Miriam, dans « Quelque chose à te dire » de Hanif KUREISHI (Christian Bourgois)

L'anglo-pakistanaise Hanif Kureishi, romancier et co-scénariste de plusieurs films avec Stephen Frears, a créé dans son dernier roman un personnage féminin « bigger than life » comme on les aime au C.A.K.E. Miriam n'est ni jeune, ni belle, ni spécialement intelligente, et surtout elle est loin de l'image de la femme soumise. Mère célibataire de 5 enfants de 3

pères différents, chômeuse, obèse, couverte de tatouages et de piercing, elle s'habille de façon assez provocante. Passablement névrosée, elle a fait de nombreux séjours en H.P. et a un passé de junkie. Elle est reconnue dans son quartier comme une star locale car elle participe à de nombreux talk show pour parler de ses problèmes. Elle défend sa maison plein de chiens, de chats, d'enfants, de voisins, grâce à une batte de base-ball et à « son homme de main » qui l'assiste dans ses activités délictueuses (trafic d'herbe, revente de jeans XXL tombés du camion, etc.) et lui sert de chauffeur. Contre toute attente, au plus grand étonnement de Jamal, son frère psychanalyste, Miriam tombe amoureuse du meilleur ami de son frère, Henry, un metteur en scène intello très en vue et un rien bobo...et ils entament une relation torride. Ce roman, fresque sociale drôlatique des trente dernières années de la société britannique, est très réussi en particulier grâce à ses personnages haut en couleur, Miriam au premier chef donc.

DEUX FILMS D'UN REALISATEUR ANGLAIS LOUFDINGUE : EDGAR WRIGHT

— Shaun of the dead, sorti en 2003

Cette comédie hilarante est une sorte de double parodie — qui commence comme une parodie de comédie sentimentale mais qui est en fait une parodie de film de zombie — aux situations burlesques et aux dialogues savoureux. Tout commence dans un pub londonien où Liz reproche à son petit copain depuis 3 ans, Shaun, 29 ans, qui bosse comme vendeur de télévisions, de la délaisser au profit de son coloc Ed, un gros lourd au chômage qui partage son temps entre jeux vidéo et deal d'herbe. Elle veut aussi qu'il arrête de fumer, troque sa bière contre du vin, l'emmène au théâtre au lieu du pub, bref qu'il devienne un homme adulte. Puis, dans la rue et dans le bus Shaun croise les premiers morts-vivants sans s'en rendre compte (plan séquence d'anthologie). Quand le troisième coloc de la bande s'avère avoir été mordu, il devient urgent de trouver un plan : le seul endroit sûr auquel pense les deux ados attardés est forcément le pub Winchester qui est leur Q.G. depuis des années — un peu comme dans les films de Roméo où les zombies reviennent vers le centre commercial par atavisme. Malgré les flashes d'infos à la télé qui conseillent de se barricader chez soi, Shaun veut sauver sa mère et sa petite amie (même si elle l'a largué la veille) et il s'aventure à l'extérieur de la maison avec Ed. Conscients qu'il faut toujours viser la tête, nos deux amis losers cherchent à dézinguer les zombies avec une batte, des 33 tours de Dire Straits et Sade ou un grille-pain, bref de tout ce qui leur tombe sous la main. Les personnages secondaires sont tous excellents : le couple de colocataires de Liz, une comédienne ratée et un prof un peu à la

ramasse amoureux de Liz depuis la fac, la mère de Shaun qui l'appelle « Poussin », le beau-père que Shaun se fait un plaisir de tuer dès qu'il sait qu'il a été mordu.

Extrait :

Shaun : — Comme Bertrand Russel disait « La seule chose qui rachète l'humanité c'est la coopération »

Liz : — C'était écrit sur un sous-verre, non ?

Shaun : — Oui, une pub pour de la bière.

Liz : — Je dirai rien du tout.

Shaun : — C'est gentil.

— Hot Fuzz, sorti en 2007

Ce deuxième film que l'on doit à la même équipe (écriture, réalisation et les deux acteurs principaux, le gros et le maigre, sorte de Bud Spencer et Terence Hill modernes) est une parodie de film policier. Le pitch ? Nicolas Angel est ce qu'on appelle un super flic, ultra diplômé, récompensé par la « matraque d'honneur », ayant un taux d'arrestation de 400 % supérieur à celui de ses confrères et un brin psychorigide. Pour le récompenser (ou le punir ?), on l'envoie, lui, le Londonien pur sucre, dans un petit village, Standford, plusieurs fois récompensé comme « plus beau village fleuri ». Cet adepte du jus du canneberge et amoureux de son lys du Pacifique (la seule chose qu'il emmène avec lui, un peu comme Léon avec sa plante) a du mal à s'adapter à la petite communauté et surtout à ses nouveaux collègues : dès son arrivée, il met en cellule de dégrisement le gros Danny qui s'avère être son partenaire et le fils du commissaire. Dans ce commissariat (presque digne du commissariat de Meaux dans les enquêtes de Garrec et Palardoux), on trouve aussi Doris, la seule femme, spécialiste des blagues graveleuses, un vieux qui parle de façon incompréhensible, les deux Andy qui détestent Nicolas, etc. Tout ce petit monde passe son temps à manger des gâteaux ou de la crème glacée (la punition aux infractions consiste à les préparer), et à mettre des pièces dans la boîte à jurons (pour rénover le toit de l'église). Un groupe de surveillance constitué de notables et de commerçants s'organise pour faire régner l'ordre contre les jeunes à capuches qui font des tags, l'homme statue et autrefois quelques romanichels. A part ça, la salle des preuves est complètement vide, le dernier meurtre remonte à 20 ans et les premières affaires du nouveau flic se limitent à une disparition de cygne ou un voisin qui a taillé une haie qui ne lui appartenait pas. Mais bientôt les crimes se multiplient et le sergent Angel mène l'enquête avec Danny, qui rêve d'un peu d'action dans ce village trop tranquille. Entre deux

ravitaillements en Cornetto à la supérette (étrange obsession déjà présente dans « Shaun of the dead »), nos deux flics font des courses poursuites en voitures, tirent sur des méchants, sautent par dessus des palissades et épluchent la presse locale à la recherche d'indices sur les liens entre les victimes. Cette excellente comédie est encore plus drôle que la première (personnages plus fouillés et dialogues plus écrits).

Extraits :

« Si on ne tient pas la ligne dure avec ces clowns, tout le village sera infesté par ces jongleurs. »

« Tout le haut a été arraché », un flic sur la scène de crime devant les deux victimes décapitées.

— Moi, aussi j'ai déjà eu le haut arraché », répond Doris, la femme flic.

« Maintenant que vous le dites, je crois qu'elle aime les hommes plus âgés, dit Danny

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? répond Nicolas.

— Le frère aîné de Pierre Porter dit l'avoir enculée près de la mare. »

UN FILM DE (TRES MAUVAIS) GENRE

« Planète Terror » de Robert Rodriguez, sorti en 2007

Le film commence par une bande annonce pour « Machete », un héros mexicain qui « se tape des femmes et tuent des salauds ». Ensuite, le vrai film débute par plus de 5 minutes de danse de Rose Mac Gowan dans une boîte de strip-tease qu'elle termine en pleurant. Elle quitte définitivement son boulot pour devenir comique. Un étrange virus a envahi la ville et les malades affluent à l'hôpital, mordus par des créatures non identifiées. L'image sale et la musique d'« Halloween » brouillent les repères du spectateur qui peut se croire dans un vieux Wes Craven ou John Carpenter des années 70, surtout dans les scènes dans l'hôpital qui fait penser à « Halloween ». Où l'on croise aussi un cuistot qui tient un resto à la propreté douteuse (c'est un euphémisme) où personne ne vient et qui veut faire le concours de la meilleure sauce (si j'étais pas déjà végétarienne, je crois que je le serai devenue après avoir vu ce film), un doc inquiétant au look vintage, des flics à moustaches et il faut bien l'avouer pléthore de filles en mini short et débardeur trop petit.

Un des moments les plus drôles : quand le petit ami de l'héroïne lui visse une mitraillette à la place de sa jambe amputée et plus tard quand elle s'en sert de façon magistrale. Ce film est hautement déconseillé aux personnes sensibles — mais vous qui me lisiez je doute que vous le soyez, sinon vous liriez le dernier Guillaume Musso au lieu des *HISTOIRES ATROCES* du C.A.K.E. — qui pourraient être dégoûtées par des émasculations ou des photos de maladies vraiment dégueues. Mention spéciale à Tarantino himself qui fait une apparition remarquée dans un rôle de méchant très méchant surtout avec les filles, mais heureusement il le paye à la fin. On retrouve aussi Bruce Willis et le mec qui fait Saïd dans « Lost ». Last but not least, vous serez enfin la vérité sur la traque de Ben Laden. Bref, un bon film de série Z bien gore qui fait plus rire que peur. Un conseil quand même : faites un repas léger avant.

Extraits :

« Ce mec est aussi utile qu'un pénis sur un pape. »

« Je vais manger ton cerveau et acquérir tes connaissances. »

« Ton moignon, ça va ? »

« Si quelqu'un se présente à la portière, sauf si c'est moi, tu lui tires une balle dans la tête comme dans ton jeu vidéo » dit la mère à son gosse.

— Et si c'est papa ?

— Particulièrement si c'est papa »

Deux secondes plus tard, le père est à la portière, le gosse manipule mal l'arme et se tue.

UN FILM QUI FAIT PASSER TARANTINO POUR UN BERGMAN MOU DU GENOU

« Enfermés dehors » d'Albert DUPONTEL

Pour son troisième film (après « Bernie » et « Le Créateur »), Dupontel se transforme en S.D.F. shooté à la colle qui surprend un flic en train de se suicider en sautant dans la Seine. Il veut rendre sa tenue et ses affaires au commissariat mais on l'accueille pour le moins fraîchement et il est jeté dehors avant d'avoir pu s'expliquer. Découvrant par une fenêtre la cantine du commissariat, il enfile l'uniforme et va se régaler aux frais du contribuable. Puis il comprend le pouvoir que lui donne son uniforme mais comme c'est un gentil clodo (un des

reproches que l'on pourrait faire à Dupontel), il décide de s'en servir pour récupérer Coquelicot, une fillette de deux ans kidnappée par ses grands-parents. Car la maman de la petite est une ex-star du porno qui s'est plus ou moins rangée des voitures et travaille désormais dans un sex-shop : le personnage joué par Dupontel (qui n'a pas de nom comme un certain nombre d'autres personnages) a flashé sur elle deux fois, d'abord sur une vieille affiche où elle a les cheveux rouges et où elle fait la pub pour une messagerie téléphonique, puis quand il la voit habillée très BCBG au commissariat où elle est venue déposer plainte. S'ensuit une série de quiproquos (le principal étant qu'il confond un riche banquier magouilleur et le beau-père kidnappeur à cause de leur homonymie), de gags cartooniques (morsure par un chien qui s'accroche, collision avec une mobylette roulant à vive allure, chute d'un immeuble de plusieurs étages, j'en passe et des meilleurs). Derrière la fable et la comédie, la critique sociale est féroce : police, justice et monde de la finance sont sévèrement brocardés, tandis que les marginaux, les laissés pour compte sont montrés dans leur humanité.

Au casting, on retrouve, outre Dupontel himself, Claude Perron, comme d'habitude et toujours aussi excellente, Yolande Moreau, Bruno Lochet, Bouli Lanners, Philippe Duquesnes tous très crédibles en SDF prêts à rendre service (surtout contre un repas il est vrai). On retrouve même Terry Gilliam et Terry Jones en guest dans la scène d'anthologie dite « des bébés contre de la nourriture ». Hélène Vincent en grand-mère indigne (je vous déconseille vivement de cacher une gamine dans une valise, même pour son bien, un accident est si vite arrivé) est parfaite et nous rappelle « Bernie ». En grand cinéphile, Dupontel soigne la réalisation, s'amuse à filmer de façon peu conventionnelle et parfois artisanale. La musique dépose un max : guitares et batterie envoient du gros et renforcent l'effet de vitesse car c'est un film qui va à 200 à l'heure, qui en fout plein la gueule et qui laisse peu de temps de respiration au spectateur, sauf les scènes avec l'ex-actrice de porno et maman de Coquelicot. On reconnaît l'intro de « L'ode à la joie » de Noir Désir et un morceau de Jeff Beck mais la majorité de la B.O. a été composée par « Les Hyènes » (hommage non dissimulé à la fameuse réplique de Bernie) derrière lesquelles se cache entre autre un des membres de Noir Désir, Denis Barthes.

Extraits :

« Si un gars lui a pris son bébé à la dame, tu fais quoi ? demande Dupontel à la SDF jouée par Yolande Moreau.

— Ah, le salopard ! Si jamais....putain, si j'attrape le salopard qu'a fait ça, je lui démonte la gueule. Je supporte pas ceux qui s'en prennent à des petits enfants qui n'ont pas

demandé à naître. Ces gens, faut les décapiter vivants et les lapider à coups de hache. Et j'en fais du pâté ! Du pâté ! »

Berroyer rentre dans le sex-shop tenu par le personnage joué par Claude Perron :

— Excusez-moi... Vous n'avez pas des trucs strange ?

— C'est-à-dire ?

— Des trucs qu'on se rappelle, qui marquent...destroy.

— Je peux vous avoir le director's cut d'une césarienne.

— Avec complications ?

— Plein, dans les bonus.

— Et y a pas trop de délais ? C'est pour un anniversaire.

— Non, je peux l'avoir vite.

Plus tard dans le film, Berroyer est de retour :

— Et je vous ai trouvé la pose d'implants mammaires chez un transsexuel.

— Ah ça c'est gentil.

Dans le bureau du juge, les grands-parents de Coquelicot sont confrontés à leur belle-fille ; Hélène Vincent égrène les titres de films dans lesquels celle qui porte plainte a joué :

« Art défonce », « Je suis un endoscope », « Prurit clitoridien », « Planète anale », « Let's fuck together...but fuck me again and again...with a dog ». Je ne parle pas bien l'anglais mais j'ai saisi de quoi il est question. Voilà la personne qui nous accuse : une star du porno.

— Ce sont des œuvres de jeunesse...insignifiantes et un peu maladroites.

— Maladroites ? Mais vous semblez tellement à l'aise.

— C'est spécial, c'est sûr, mais c'est le genre de films d'auteurs...un petit peu naturiste, un peu fofou. C'est du passé : quand Coquelicot est née, j'ai arrêté.

— Pour travailler dans un sex-shop !

— Au moins je sais de quoi je parle. »

DES NOUVELLES SANGLANTES

« 25 histoires de mort » de T.C. Boyle (Le livre de poche)

Dans le recueil de nouvelles de cet écrivain américain, la meilleure est certainement « Gros gibier » (vous pouvez pas la rater, c'est la première) dans laquelle un couple d'agents

immobiliers friqués, traînant leur fille de 13 ans végétarienne, vient se défouler dans un parc californien minable se voulant imitation de safaris africains. La fin est jubilatoire et je ne vous vous révélerai donc rien pour vous laisser la surprise.

Extrait :

Vie et mort de Claude, le lion :

« Le seul mâle un tant soit peu imposant qui lui restait s'appelait Claude. La bête avait dû en jeter en son temps, mais côté léonin, elle était aujourd'hui l'équivalent d'un nonagénaire au régime purée dans un maison de retraite. Bernard l'avait acheté pour deux fois rien dans un cirque de Guadalajara où la puce était reine, l'animal ayant déjà au moins vingt-cinq ans d'âge. Et l'on était à moitié aveugle, puait comme un mort-vivant et avait les molaires inférieures gauches tellement pourries qu'on faisait des bruits d'égout en bouffant, quand on bouffait. Mais bon : on avait la gueule de l'emploi, surtout de loin, et avait gardé un peu de ses chairs d'antan. (...) Le premier coup de feu ricocha dans la poussière à quelques soixante mètres du tireur et sectionna le postérieur gauche de Claude à la jointure : on partit d'un rugissement si plein de méchanceté furieusement éviscératrice et briseuse d'os que ce pauvre idiot de Bender faillit en laisser tomber son arme. (...) Et là, Claude le surprit. Au lieu de se replier sur lui-même et de filer vers les buissons, il fonça, arrachant la terre sous ses griffes et rugissant comme si on lui avait mis le feu au cul, cependant que Bender tressautait et gesticulait et s'agitait tellement qu'il aurait raté un camion de bière à deux mètres. Bernard sentit son cœur, épaula son Nitro et alors...il y eut l'explosion étourdissante du coup qui partait et dans l'instant Claude ressembla à un vieux tapis tout enroulé sur lequel on aurait répandu un plein panier de viande hachée. »

UN POLAR POILANT

« Au pire, qu'est-ce qu'on risque ? » de Donald Westlake (Rivages/ Noir)

Que se passe-t-il quand John Dortmund, un cambrioleur un rien soupe au lait, se fait voler sa bague par sa victime, le milliardaire Max Fairbanks ? Il essaie par tous les moyens de la récupérer pour le principe (elle ne vaut rien cette bague, mais c'est sa femme qui en a hérité et il s'est mis en tête qu'elle lui portait bonheur) avec l'aide de sa bande d'amis pieds nickelés. Mais l'homme est insaisissable, et surtout lui aussi croit que cette bague lui porte bonheur... Un roman très C.A.K.E., idéal pour entrer dans l'univers de Westlake, auteur de dizaines de polars (un des plus connus étant « Le couperet » adapté au cinéma, mais ici le ton est beaucoup plus léger)

Extrait :

Portrait de Wally, un des amis du héros :

« Wally, Knurr, égal à lui-même, tel un gentil petit pâté à la viande. Un gros joufflu d'environ vingt-cinq ans, cent quarante kilos dépourvus de la moindre tonicité musculaire, ramassés en une boule d'un mètre quarante, si bien qu'il était à peu près aussi haut que large et qu'il paraissait tout à fait arbitraire, dans son cas, que les pieds se trouvent en bas et la tête au sommet. Cette tête était une réplique miniature du corps, comme si Wally Knurr était un bonhomme de neige fabriqué avec du saindoux, et des yeux en guimauve bleue derrière de gros verres de lunettes et une betterave en guise de bouche. (Apparemment, les fabricants n'avaient pas trouvé de carotte, aussi, n'avait-il pas de nez.). »

LA DECHEANCE COMME ART DE VIVRE

« Ceux qui n'en mènent pas large » de Jean-Pierre Martinet (Le Dilettante)

Georges Maman est un loser, acteur au chômage — obligé de tourner dans un porno pour avoir droit aux Assédics —, largué par la femme de sa vie répondant au doux nom de Marie Beretta. Un soir de désespoir, il rencontre une vieille connaissance, Dagonard, un assistant de cinéma grande gueule : la nuit sera longue et la fin tragique comme toujours chez Martinet (cf. l'article sur « Jérôme » il y a quelques semaines dans cette même rubrique).

Extraits :

Maman est accosté par un inconnu dans un bistrot :

« Je vous prie de m'excuser, monsieur, mais enfin, pourquoi cassez-vous ces œufs si vous n'avez pas envie de les manger ? C'est choquant. Pensez à l'Ethiopie, monsieur. Vous devriez avoir honte. »

C'était toujours pareil. Il y avait des tas de gens qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas. Des casse-pieds professionnels, des maniaques des droits de l'homme, des assoiffés de l'amour universel, des intoxiqués de la grande fraternité ! Et donneurs de leçons, avec ça. Intarissables dès qu'on leur donnait l'occasion d'exhiber leur belle âme, leur belle petite âme palpitante et généreuse. Maintenant, il leur arrivait se de déguiser en chauffeur de taxi à la retraite ou en fanatique du tiercé. A qui se fier ? Plus rien ne ressemblait à rien. Maman eut envie de prendre le petit vieux par le revers de son veston et de le jeter dans la rue, mais il se contenta d'écraser un autre œuf dur dans son poing serré. Il se coupa avec un morceau de coquille, mais si légèrement qu'il en éprouva presque du plaisir.

« J'ai horreur des œufs, monsieur, voilà. Une profonde horreur des œufs. Et je me contrefous de l'Ethiopie.»

Sur le tournage du film porno, Maman craque :

« On lui avait sucré le peu de texte qu'il avait à dire, et il s'était retrouvé à poil sur une fille dont il n'avait même pas envie. Elle était assez belle, pourtant, malgré son regard vide, presque mort, mais elle avait de trop gros seins, vraiment. Jamais il n'avait pu supporter les grosse poitrines, depuis qu'il était petit. C'était une véritable phobie. Les monstresses mamelues le terrifiaient. (...) La voix de la fille était vulgaire, légèrement éraillée. Son haleine sentait mauvais, mais il n'arrivait pas à définir l'odeur exacte : oignon, saucisson à l'ail, filets de maquereau, sauce moutarde ? Canigou ? Whiskas au lapin ? Rognons-volaille de chez Fido ? Pas commode. Il avait souvent partagé des boîtes de pâtée pour animaux avec un vieux chien qu'il adorait autrefois, et qui était mort peu après le départ de Marie, elles dégageaient à peu près toute la même odeur et leur goût ne différait guère suivant les marques. (...) Peut-être que sa partenaire avait des difficultés de digestion, après tout. Ou alors elle commençait à pourrir de l'intérieur. Oui, c'était bien possible. Les viscères, tout ça, lentement. Monceau d'entrailles. Il avait envie de vomir. Bon sang, quel sale boulot. Mieux valait crever que de faire un pareil boulot. Jamais il ne ferait carrière là-dedans. Vraiment trop dégueulasse. »

ENFIN UNE FILLE QUI REALISE UN FILM C.A.K.E.

« 2 days in Paris » de Julie Delpy.

Marion (jouée par Julie Delpy herself), 35 ans, photographe est une française expatriée à New York : de retour d'Italie, elle passe deux jours à Paris (le deuxième jour étant la fête de la musique) avec Jack, son copain décorateur d'intérieur. Ils rencontrent les parents et la sœur de Marion, mais surtout un paquet d'ex de Marion, et aussi des taxis (racistes, homophobes ou juste cons), des touristes américains obèses cherchant le Louvre pour décrypter le code Da Vinci, etc. Le pauvre Jack — hypocondriaque, ayant peur des attentats, passant son temps à se plaindre — qui refuse d'apprendre le français a du mal à goûter la nourriture et l'humour français, surtout celui il est vrai très lourd du père de Marion. Le fiancé américain est en effet grognon, jaloux, peu francophile mais heureusement aussi drôle qu'il est tatoué. Entre SMS cochon, allergie aux moules et bombe posée par un ange végétarien dans un Mac Do, leur séjour sera mouvementé. Dialogues très drôles (et politiquement incorrects) et scènes cocasses, dommage que la fin soit un peu convenue dans le style comédie sentimentale. En tout cas, tout le monde ne peut pas dire comme Marion « Ma mère a couché avec Jim Morrison ». Une des meilleures scènes : la crise de larmes de la mère à propos de Jean-Luc, le chat qu'elle a rendu obèse en lui faisant manger du foie gras alors qu'il était nourri aux

croquettes Pro plan pour ne pas dépasser les 5 kilos et ne pas voyager en soute. Et je ne préfère rien vous dire sur les photos avec les ballons pour pas vous gâcher la surprise.

Extraits :

« Les enfants, c'est comme les rats, c'est plein de maladies » : une des premières choses que Jack a dit à Marion et qui l'a fait craqué.

« Les capotes françaises sont plus petites qu'en Italie ou quoi ? C'est des capotes pour enfants ? »

« En France, un petite enculade en passant... c'est comme faire un scrabble »

« Je paye pas en nature aujourd'hui, parce qu'il y a ma fille » dit le père de Marion à une vendeuse sur la marché.

« J'ai vu plein de fois « Le dernier tango à Paris », c'est le pont, on va faire une photo : vas-y, imite Brando, tu lui ressembles plus que moi. » dit Jack à Marion.

« On n'a pas fait l'amour de tout le voyage, se plaint Jack.

— C'est toi qui avais pas envie.

— J'étais tout le temps aux chiottes : tu voulais pas me chevaucher pendant que je me vidais de mes tripes ? »

UN FILM A SKETCHS DANS LA GRANDE TRADITION DES COMEDIES ITALIENNES

« Les monstres » de Dino Risi

Dans ce film, Risi s'en prend pendant presque deux heures à toutes les institutions : la famille (le mariage mais aussi la paternité), l'Eglise, la justice, etc. à travers des personnages méchants, veules, lâches, égoïstes, hypocrites et manipulateurs. Parmi les meilleurs sketches, le premier où un homme essaie d'apprendre la vie à son fils trop gentil pour un monde sans pitié pour les faibles. Il lui apprend à resquiller (payer deux pâtisseries au lieu de six, faire croire qu'il est mutilé pour passer devant tout le monde et ne pas payer à la fête foraine), à ne pas respecter le code de la route, il l'encourage à draguer son instit', etc. La chute vaut son pesant de cacahuètes : dix ans plus tard on apprend par une coupure de journal que le fils devenu grand a tué son père pour le voler.

Extraits :

« Si tu veux être heureux dans la vie, ne te fies à personne, même pas à ton père. »

« Toujours frapper le premier. »

« Mieux vaut un beau procès que de belles funérailles. »

Dans un autre, on assiste aux délibérations du jury d'un grand prix littéraire. Ils désespèrent tous de ne pouvoir donner le prix tellement le niveau est bas, il n'y a pas un écrivain pour rattraper l'autre. Une des jurés — un homme déguisé en femme que j'ai pris pour John Cleese échappé des Monty Python à l'époque où il imitait si bien les vieilles anglaises — défend celui qui se révèle plus tard être son « poulain », ou plutôt son « étalon ».

Extrait :

« La grammaire ? mais ça intéresse qui la grammaire ? C'est grossier, plus c'est grossier, mieux c'est... c'est viril...mais la virilité de nos jours... » dit-elle aux délibérations.

Plus tard, chez elle (ou à l'hôtel ?) elle félicite l'écrivain en lui disant qu'il est prometteur même s'il devrait revoir ses règles de grammaire.

« L'anacoluthie, t'es fâché avec l'anacoluthie ou quoi ? C'est morbide ta relation avec l'anacoluthie, dit la critique à l'auteur auquel elle a forcé le jury à lui donner le prix .

— Non, l'anacoluthie, j'ai ça dans le sang .

— Malgré mes airs d'intellectuelle, je suis une grande bête. »

UNE NOUVELLE HORRIFIQUE QUI CHANGERA A JAMAIS VOTRE VISION DES SUPERMARCHÉS

« Thanksgiving », Joyce Carol Oates

On trouve cette petite nouvelle de 16 pages dans le recueil intitulé « Hantises » (Le livre de poche) qui regroupe 16 nouvelles flirtant avec le fantastique de cette grande romancière et nouvelliste américaine qui n'est pas à proprement parler une auteure de S.F.

Un soir d'automne neigeux, un homme et sa fille de treize ans (qui est la narratrice) vont faire les courses pour Thanksgiving. Quoi de plus banal ? On comprend que la mère est malade, sans savoir vraiment s'il s'agit d'une maladie physiologique ou mentale, que ça fait longtemps qu'elle n'a pas pu faire de courses, elle n'a pas découpé les bons de réduction pour les stocker dans le tiroir habituel, bref on comprend qu'un drame se joue peut-être dans cette famille. Dès l'arrivée sur le parking, on voit que quelque chose s'est passé : le parking n'est plus qu'un terrain vague, le magasin est à moitié carbonisé, à moitié détruit, s'écroulant par endroits, les portes automatiques ne fonctionnent plus. Pourtant, des familles y font leurs courses de Thanksgiving comme si rien ni personne ne pouvait empêcher cette fête familiale et patriotique. Une fois à l'intérieur, le père et la fille passent de rayons vides en rayons dévastés, les frigos et congélateurs ne marchent plus, la nourriture a commencé à pourrir,

cherchant malgré tout à ramener un peu de nourriture comestible à la maison. Ils paraissent revenus en des temps préhistoriques : la fille doit aller à quatre pattes dans une sorte de grotte pour récupérer une dinde, et le père devient soudain violent. On n'apprendra pas ce qui s'est passé dans ce magasin, à quel point il est le reflet de l'état psychologique des personnages, ce qui laisse le mystère et la porte ouverte à toutes les interprétations.

Extrait :

« C'était un chaos de métal tordu, de verre brisé et de viande en décomposition...il y avait des carcasses de poulets, des chapelets de saucisses pareils à des serpents, des steaks sanguinolents marbrés de graisse. Là aussi l'odeur était suffocante. Là aussi les cafards grouillaient. Un boucher en uniforme blanc se tenait pourtant derrière les restes d'un comptoir de verre et tendait un paquet sanglant à une femme aux cheveux carotte et aux sourcils inexistantes [...]. Le boucher était l'employé habituel du magasin, je le connaissais, mais il était changé : un grand homme cadavérique aux joues creuses, avec un bout de mâchoire en moins et un œil unique, brillant de dérision. Son uniforme était souillé de sang et lui aussi portait un feutre rond qui déclarait, en lettres rouges : SUPER SOLDES POUR LES FETES !

CONRAD ET STEVENSON REVUS ET CORRIGÉS PAR UN CHEVILLARD BOURRÉ

Patrice PLUYETTE, « La traversée du Mozambique par temps calme » (Seuil) 2008

Vous avez soif d'aventure, d'exotisme...et pourquoi pas de sexe ? Mais vous n'avez pas les moyens de vos ambitions ? Vous êtes coincé tout seul tout l'été dans votre T1 avec un chien — ou un bébé ou un vieux, rayez la mention inutile — qui gueule et pue, avec pour seule consolation un ventilateur, de la bière et des chips ? J'ai la solution idéale : procurez-vous sans plus attendre ce roman sorti l'an dernier, un des plus drôles de la rentrée littéraire 2008, et oubliez tout le reste.

Le capitaine Belalcazar, archéologue à la retraite ? prend la mer à la recherche d'une cité inca, Païtiti. Il embarque avec lui deux frères indiens chasseurs d'ours, une cuisinière prénommée Fontaine qui en pince pour lui et qui a aussi une folle envie d'amputer quelqu'un, l'impénétrable Florence Malbosse, et même sans l'avoir voulu un pirate géant maniant le sabre qui fera son coming-out un soir à table entre la poire et le fromage. Apparaissent d'autres personnages au cours de l'aventure : une Sophie dont la plastique agréable lui sert plus que son DEUG de psycho pour amadouer l'indigène, et même un ours polaire en pleine jungle amazonienne (s'ils l'ont fait dans « Lost », pourquoi Patrice Pluyette s'en priverait ?). Pastiche de roman d'aventure, ce roman est hilarant (on rit presque à chaque page), plein de

fantaisie, très potache, un rien égrillard, mais avouons-le ce n'est pas pour déplaire au C.A.K.E.

Extraits :

« Ancienne gouvernante d'un haut fonctionnaire qui se prenait pour un roi, elle a été infirmière au cours de la guerre du Vietnam où elle assista un éminent chirurgien, resta spécialiste des amputations de jambes pendant encore vingt ans, à domicile, et rentra dans la restauration, puis dans les ordres, fit une allergie aux cierges, retourna à la restauration, pourquoi pas être à son compte, et puis non, fonder un foyer, avoir des enfants, mais complications affectives, amours de passage, connards de mecs, plus de boulot, assedics, annonces de ménage et repassage en boulangerie, baby-sitting, maigre retraite en perspective ».

« Belcazar reprend le dessus, merci Fontaine dit-il, sans vous nous étions perdus, nous glissions inexorablement vers l'apathie cérébromusculaire propédeutique au stade hypnagogique qui, avec de telles températures, eut constitué le dernier seuil avant la mort. Il jette sa pipe le plus loin possible pour se prouver qu'il est encore capable de jeter sa pipe le plus loin possible, la pipe fait un trou dans la glace, demande aux chasseurs d'ours de bien vouloir remonter et se rhabiller, s'étonne de constater qu'ici l'écho est vide, sa voix ne porte pas, réitère sa demande avec les mains placées en porte-voix de chaque côté de sa bouche, fermement, c'est un ordre dit-il, à tout le moins cacher ce sexe qu'il ne saurait voir, ce que les indiens ne veulent pas savoir, nous avons toujours vécu ainsi, protestent-ils, le corps exposé aux intempéries de la nature jusqu'à notre majorité, il faut respecter les mœurs de chacun, et en fin de compte enfilent quand même un slip en peau de bête, ne serait-ce que pour la santé du prépuce ou des testicules que le gel peut détacher d'un seul coup de vent. »

BONUS : N.P.I. (Nouveautés Politiquement Incorrectes) et V.D.M. (Vermine du Mois) depuis avril

AVRIL

LA CHANSON POLITIQUEMENT INCORRECTE DU MOIS :

Black Lips, « Trapped in a basement » in « 200 million thousand »

Cette chanson est basée sur l'histoire de la fille de Josef Fritzl, séquestrée et abusée sexuellement pendant 24 ans. Tout l'album est excellent et la musique — proche des meilleurs groupes des années 60 et 70 — est au niveau des paroles.

Intégralité des paroles : « Trapped in a basement, and there's no way out/ I'm my papa's favorite, without a doubt/ I haven't seen the sun, for 24 years/ But now my time is here/ I'm my dady's favorite girl (It's over now)/ Trapped in a basement, and my food is running out/ He does'nt listen, he's all about/ He's on vacation, sucking up the sun/ I know one day, I will be done. »

LE LIVRE POLITIQUEMENT INCORRECT DU MOIS :

Niccolo AMMANITI, « Comme Dieu le veut » (Grasset)

Sexe, arnaque et vie merdique. Si vous avez aimé « Affreux, sales et méchants », le film d'Ettore Scola, vous allez adorer ce roman d'un auteur italien publié en France l'an dernier. En effet, les « héros » de ce roman sont affreux, sales, méchants mais on peut rajouter cons, racistes, misogynes, homophobes, j'en passe et des meilleures. Rino, 36 ans, nazi revendiqué, apprend à son fils de 13 ans, Christiano, que le danger est partout, il l'oblige à tuer le chien du voisin, histoire de l'endurcir un peu. Le gosse fréquente aussi beaucoup les amis de son indigne de père, tous plus loosers les uns que les autres. Quatre fromages (aussi surnommé l'Homme électrique car il s'est électrocuté dans une rivière où il pêchait, sa canne ayant touché les fils électriques) n'a que deux passions dans la vie : sa crèche géante composée de matériaux récupérés dans les poubelles et Ramona, le personnage d'un film porno — film trouvé lui aussi dans une poubelle. Danilo Aprea, le troisième larron de la bande, ne remonte pas vraiment le niveau : larguée par sa femme — qui revient régulièrement lui apporter des petits plats et plus si affinité —, il espère la faire revenir au bercail en lui achetant un magasin de lingerie. D'où l'idée d'un casse à la voiture bélier pour récupérer le contenu d'un distributeur automatique de billets... Dans cette petite ville de l'Italie

berlusconienne, on croise aussi un assistant social à la ramasse, deux adolescentes délurées, et bien d'autres. Vers la moitié du roman, une tempête terrible fait basculer les personnages dans le crime et la folie et le livre dans le thriller (avec même des incursions dans le fantastique).

Extrait : « Et il haïssait la gentillesse hypocrite des présentateurs. Il haïssait les jeux au téléphone. Les ballets bidons. Il haïssait les blagues rances des comiques. Et il détestait les imitateurs et les imités. Il haïssait les politiciens. Il haïssait les séries avec les gentils flics, les carabiniers sympas, les prêtres drôles, les brigades anti-gangs. Il haïssait les gamins boutonneux qui auraient été prêts à tuer pour être admis dans ce paradis de quatre sous. Il haïssait ces centaines de zombies à demi-célèbres qui erraient comme des salauds en mendiant une chaise. Il haïssait les experts qui s'enrichissaient sur les tragédies. [...] Il haïssait quand ils feignaient l'indignation. Quand ils se léchaient le cul entre eux comme les chiens dans les jardins. Il haïssait les querelles qui duraient le temps d'un pet. Il haïssait les collectes pour les enfants africains quand il y avait en Italie des gens qui crevaient de faim. Mais la chose qu'il détestait le plus, c'était les femmes. Des putes avec des nichons gros comme des pamplemousses, les lèvres gonflées, les visages refaits à coups de poinçon. »

MAI

LE LIVRE POLITIQUEMENT INCORRECT DU MOIS :

Jean-Bernard POUY, « La récup' » (Rivages Noir)

Comment Antoine, dit Loulou, passe de serrurier dans le XIème arrondissement à cuistot sur un bateau en partance pour le pôle Sud grâce à un facteur amateur de palmipèdes ? Parce qu'il est Lee Marvin. Entre temps, il aura fait une O.D. en gare de Chamarande, aura en partie perdu la mémoire, se sera retrouvé aux prises avec la mafia russe, aura dénoncé à Libé une affaire de spoliation des biens juifs pendant la Seconde Guerre Mondiale, récupéré un tableau de Chardin volé deux fois dans un vulgaire sac en plastique, aura tué un homme d'une balle dans la tête avant de s'enfuir en vélib dans les rues de Paris, le Beretta à la ceinture. Où l'on croise aussi une mémé Maria, sorte de cousine corse de Mémé Chouchen (la grand-mère de Ghislain dans *Garrec et Palardoux*), la faune habituelle des bistrots, j'en passe et des meilleures. Un pur roman C.A.K.E. !

L'ALBUM POLITIQUEMENT INCORRECT DU MOIS :

Les Vedettes, « Disque numéro 1 »

Quand de vraies fausses majorettes rencontrent Philippe Katerine ça donne un disque très politiquement incorrect avec pleines de bonnes chansons punchy qu'on a envie de chanter à tue-tête à tout moment de la journée et en tous lieux. Personnellement, je fredonne régulièrement « Joey Starr », ma chanson préférée du moment, au guichet de la Poste de Pontault-Combault, surtout en début de journée, ce qui me vaut un grand succès avec les usagers souvent en colère. A conseiller aussi « Vive Papa » pour chanter à l'enterrement de votre vieux et « Ta vie est pourrie » que vous pourrez également utiliser pour la cérémonie funèbre, ainsi que « Grand con » qui après tout convient aussi. Bref, si vous en avez marre des mièvreries insipides de Rose et de la majorité de ses copines — dont l'ambition première se résume à aller chez Ikea avec leur mec et chier des mioches —, jetez-vous sur cet album.

Extrait de « Joey Starr » : J'ai fait un rêve érotique avec Joey Starr/ Mon rêve était fantastique, maintenant il est trop tard/ Tu me plais, tu me plais, tu me plais avec ton costard !/ T'es bien fait, t'es bien fait, t'es bien fait... mais moins que Joey Starr !/ Faut voir les secousses sismiques avant le grand brouillard/ C'était bien pornographique...avec Joey Starr.

LE FILM POLITIQUEMENT INCORRECT DU MOIS :

« Tropic Thunder » (Tonnerre sous les tropiques) de Ben Stiller (scénario de Ben Stiller, Justin Theroux et Etan Cohen)

Le film de guerre le plus drôle depuis M.A.S.H., qui explose sans difficulté toutes les comédies françaises pathétiques qui se multiplient ces temps-ci comme des lapereaux d'élevage — « Coco », « La première étoile », « Safari », « Incognito », etc. Le film commence par une série de bandes annonces (mention spéciale à Tugg Speedman, ex-star du « Rôtisseur » décliné en 6 films d'action, et au jeu monolithique de Kirk Lazarus, acteur de films d'auteur récompensé par 5 Oscars) avant de nous immerger dans un film de guerre à très gros budget adapté du récit d'un ancien combattant du Vietnam. Le réalisateur, un jeune anglais venant du théâtre, est à l'ouest : le film a déjà pris un mois de retard alors que le tournage est commencé depuis quatre jours. Pour corser les choses, l'auteur du livre décide de mettre les acteurs en conditions réelles dans la jungle. Dès lors, ça dégénère : le réalisateur saute sur une mine, les acteurs se foutent sur la gueule, l'un d'eux part tout seul et se fait capturer par des trafiquants de drogue mais je n'en dis pas plus. Des dialogues aux petits oignons (dans un langage pour le moins fleuri), tous les ingrédients du vrai film de guerre

(coups de feu, explosion, compagnonnage viril mais correct), B.O. extra et casting de rêve. Il serait trop long et surtout injuste d'en dire plus ici : signalons simplement Robert Downey Junior, grotesque en star adepte de l'actor studio qui s'est fait faire de la chirurgie esthétique pour entrer dans la peau (noire) du personnage, et Tom Cruise en producteur bling bling véreux méconnaissable (gros, au torse très poilu et au crâne chauve) qui bouge son corps de manière étonnante (les fans énamourés du jeune premier de « Cocktail » risquent l'A.V.C.)

Extraits (3 au hasard, il y en aurait trop) :

« Vous n'avez pour ainsi dire aucune famille, vous avez la quarantaine bien sonnée, vous n'avez pas d'enfant, vous êtes célibataire. Quelqu'un proche de vous nous a dit « si son film fait un bide, il est game over ».

— Vraiment ? Y a quelqu'un qui est proche de moi ? »

(Au téléphone) : « Je l'ai tué, la chose que j'aime le plus sur terre.

— Une call-girl, t'as tué une call girl. Calme-toi, tu fais ce que je te dis: tu vas chercher de l'eau oxygénée, une bouteille d'eau de javel et de la chaux vive autant que tu peux.

— Non, un panda. J'ai tué un panda.

— Amanda ? Oui, si tu veux, mais c'est sûrement pas son vrai nom, tu t'en doutes un peu.

— Non, un panda.

— Un panda ?

— Un joli, tout gentil et sournois petit panda. »

« Un singe castré pourrait se torcher ton job » (Le producteur joué par Tom Cruise à son assistant)

JUIN

LE LIVRE POLITIQUEMENT INCORRECT DU MOIS :

Tristan EGOLF, Kornwolf. Le démon de Blue Ball (Gallimard), 2009.

La bête du Gévaudan chez les frères Coen. Je vous ai déjà parlé de son premier roman paru en 1998, « Le seigneur des porcheries », il y a quelques semaines et j'en remets une couche ce mois-ci avec ce roman qui vient de paraître à titre posthume (l'auteur s'est suicidé

en 2005). On retrouve l'humour ravageur et corrosif d'Egolf, son goût pour l'envers d'une certaine Amérique, sa critique des médias, son attirance pour les paumés, les losers, les freaks, et la question plus sérieuse du Mal et de la frontière entre l'homme et l'animal. Le pitch ? Owen Brynmor, 30 ans, est journaliste, il retourne dans sa Pennsylvanie natale, peuplée d'« Habits rouges » (beaufs américains) et de « Bataves » (amish rigoristes), avec le rêve un peu fou de se mettre à la boxe. Embauché le jour même dans le minable canard local, il est sur un scoop : le retour du Démon de Blue Ball, cette bête mystérieuse qui ravagea la région trente ans plus tôt. Notre journaliste — presque aussi enthousiaste et pétri de conscience professionnelle que *DIDIER, PETIT REPORTER* — hésite entre la thèse du canular et la légende de Kornwolf, ce loup-garou qui hanta l'Europe du XVIIe siècle. Il mène l'enquête, armé de *Lunes néfastes*, livre très instructif, et entre deux matchs de boxe pour le moins épiques (ça dégénère souvent en bagarre générale chez Egolf), il s'interroge aussi sur le mystérieux Ephraïm Bontrager, un orphelin muet vivant en marge de la communauté amish. A moins que Jack, coach de boxe taciturne au passé trouble, n'ait lui aussi quelque chose à voir avec cette affaire... Si vous aimez les histoires de monstres en milieu rural, allez donc jeter un coup d'œil à notre série *GARREC ET PALARDOUX*, dont les épisodes 4 et 6 « Gare au Kriboulak » et « La Bête du Gévaudouille » abordent peu ou prou le même sujet.

Quelques extraits au passage :

(Le journaliste interroge une barmaid et un client prétendant que la Bête s'est pointée au bar la veille)

« Le Tas se lança le premier : « Il ressemblait à Nixon.

— Exact, approuva Gibbons. Peut-être après une tannée. »

La barmaid secoua la tête : « Pas à Nixon. Plutôt à un gorille en salopette.

—...en salopette sale.

— Il puait...

— ...dégueu.

— Comme Nixon.

— Et il parle pareil que lui. »

(Entrée d'un type louche dans le bar)

« L'individu qui était entré dans la taverne ce soir-là avait les cheveux implantés au niveau des sourcils. Pas un centimètre carré de la peau de son front n'était visible. Sa chevelure lui couvrait presque tout le crâne. On aurait dit un vieux postiche malpropre cloué à

son arête nasale, déclara un consommateur. Ou, dit plus éloquemment : ses yeux s'arrêtaient là où commençait sa banane. Il ressemblait à un Nixon à tête de marteau. [...] Vers dix heures du soir, l'individu en question — diversement désigné sous le nom de « Ca », « la Bête merdeuse », « le Démon », « le Clébard du maïs » ou encore « la revanche des Teutons » — fit son entrée dans la taverne. »

(Le supplice d'un pauvre flic tombé dans un guet-apens le soir d'Halloween)

« Une grosse bougie sortait de son rectum. La raie des fesses était remplie de cire coagulée. La mèche de la bougie, allumée, cautérisait l'arrière de ses jambes et de ses chevilles. Il se tortillait au bout de la corde. Mais tous ses efforts pour éviter la brûlure ne faisaient qu'accroître son élan. Glapissant de douleur, il se mit à tourner. Au-dessous, trois silhouettes le cravachaient. Derrière elles, une fille avec un masque de ski faisait glisser une patate douce dans une chaussette. Près de la sono, juste devant les haut-parleurs, en plein vacarme, une paire de gamins balançait en chandelle des oignons pourris, visant telle ou telle partie de l'anatomie du flic. »

LES V. D. M. (VERMINES DU MOIS)

Bernard Werber

Avouons-le : au C.A.K.E., on déteste Bernard Werber. Pourquoi tant de haine me direz-vous ? Sa gueule, sa voix — mielleuse au possible, pire qu'un employé des pompes funèbres la veille de Noël —, ses propos incohérents et surtout ses bouquins de S.F. tout pourris sur les fourmis, les dieux ou les dieux-fourmis. Son dernier bouquin, « Encyclopédie absolue du savoir relatif » (ou un autre titre à la con du même goût), décroche haut la main le pompon du livre les plus nul du mois — mais attention E.-E. Schmidt ne perd rien pour attendre, d'ailleurs nous y viendrons juste après. Il y déverse, entre deux infos inintéressantes, ses théories sur la vie, l'univers, et ce qu'il faudrait faire pour arriver à « l'harmonie ». Quant aux lois toltèques, laissez-moi rigoler : « Ne pas dire du mal des gens », waouh, ça c'est une idée qu'elle est originale et dérangeante, mais c'est pas un peu catho sur les bords ? Bernard Werber est un déchet consternant, raison pour laquelle le C.A.K.E. lui dévisse la tête et lui chie dans le cou.

Eric-Emmanuel Schimdt

Eric-Emmanuel Schimdt vient de commettre l'irréparable : un nouveau bouquin. Son titre : « Le sumo qui ne pouvait pas grossir ». Si vous trouvez ce titre risible, jetez donc un coup d'œil à l'intérieur. On rêve que Schmidt devienne rapidement « l'écrivain qui ne pouvait pas écrire » parce que deux romans dans l'année ça fait beaucoup (le précédent aurait pu gagner haut la main le prix du titre le plus pompeux : « Ulysse from Bagdad »).

Guillaume Musso

Plutôt que de perdre notre temps à démolir ce pauvre zouave, venons-en maintenant à un troisième chancre qui mériterait d'être éradiqué par tous les moyens possibles (insecticide, électrocution, bombe sale, etc.) des librairies : Guillaume Musso. Son dernier roman, « Que serais-je sans toi ? », rivalise en nullité avec le précédent, tant au niveau du titre que du contenu. La vraie question que je me pose concernant ce type est : mais qui donc lit ses bouquins merdiques ? Nicéphore Pétrolette, éternel sondeur de l'âme humaine, prétend que Guillaume Truffe trouve son lectorat parmi la ménagère de moins de 50 ans, femme au foyer, caissière de supermarché ou petite employée issue des classes moyennes. Je dis « Ok, admettons » mais une autre question me vient à l'esprit : pourquoi ? Que ces femmes veuillent s'évader de leur quotidien morne et ennuyeux soit, mais n'y a-t-il pas d'autres moyens ? Se mettre aux drogues dures, se convertir à l'Islam et prendre des leçons de pilotage, chercher un amant beaucoup plus jeune dans le lycée de leur quartier, ou pour les moins téméraires, s'inscrire à un cours de yoga ? Non, je le dis tout de go : je conseille à ces femmes, si elles veulent vraiment lire des histoires d'amour insipides écrites avec les pieds d'un âne mort, de se tourner vers Alexandre Jardin, qui au moins a un joli prénom, un joli nom et de belles bouclettes. Qu'on ne me dise pas que je critique Guillaume Truffe sans avoir lu son œuvre, c'est faux : au supermarché le plus proche, j'ai en effet pris mon courage à deux mains et me suis aventurée dans le rayon « Livres » (qui est une insulte aux livres, mais passons), où j'ai dégoté l'objet du délit. Quand j'ai lu : « Cet été-là, tous les garçons ressemblaient à Kurt Cobain », j'ai réalisé que ce type n'était pas seulement un très mauvais écrivain mais aussi un fieffé saligaud. Je vous rassure, la fille ne ressemble pas à Courtney Love mais à Françoise Hardy (c'est là qu'on voit qu'il a de l'imagination) : si j'étais elle je porterais plainte pour atteinte à l'image sans plus tarder.

Amanda Sthers

L'ex-épouse de Patrick Benguigui a encore frappé : après la daube sur papier et sur les planches, elle se lance dans la daube sur pellicule, voir en numérique. Je ressortirais bien la blague de Desproges au sujet de Duras (« elle n'a pas fait qu'écrire des conneries, elle en a aussi filmé ») mais ce serait lui faire trop d'honneur (car Duras est un vrai écrivain, qu'on l'aime ou pas). Disons juste qu'après avoir pondu une poignée de livres aisément oubliables, écrit une ou deux pièces lourdingues à l'humour bien naze et déféquer quelques paroles de chansons minables pour Isabelle Boulay et compagnie avec son ex-mari Patriick !, voilà-t-y pas que la jeune divorcée mère de famille dynamique fait mumuse avec la caméra. Et c'est quoi le pitch, me direz-vous ? Un « film chorale » bien sûr — je sais pas vous, mais moi je supporte plus cette expression — , qui parle de tout et de rien, enfin surtout de rien, comme souvent dans les films français : des bobos, écrivains, éditeurs, pétasses en Gucci, vous voyez le genre ? Bien sûr, quelques thèmes graves pour légitimer le truc : maladie incurable, mort, paiement du troisième tiers provisionnel, etc. Cerise sur le gâteau : dans la bande-annonce, Carole Bouquet prend un livre dans une librairie (ou plutôt une FNAC sans âme bondée) : quel hasard, c'est un livre édité par Stock (l'éditeur de tous les livres d'Amanda Sthers) ! Que le monde (des lettres) est petit ! Rien que pour ça, je réclame sans plus attendre la désintégration totale et définitive de cette tache sans talent de Sthers : j'en appelle à tous les dératiseurs de France, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Dominique de Villepin

L'ex-prof et plus si affinité de la plus people des otages des bois et forêts de Colombie, ancien ministre chiraquien, bouc émissaire de la fumeuse affaire Clearstream et poète à ses heures (très) perdues, nous revient avec un nouveau bouquin (« La cité des hommes » chez Plon, notre éditeur préféré : cf. « Pétage de Plon »). Youpi ! Hip hip hip, hurrah ! On va se régaler : j'imagine déjà toutes les ménagères de moins ou plus de cinquante ans, en train de se tâter le bourrelet sur la plage, le livre ouvert à la page 10, fantasmant sur le beau gosse à la sauvage chevelure grisonnante tellement sexy. Inutile d'en dire plus sur ce triste bougre à l'insupportable pédanterie dégoulinant de suffisance tiède engoncé dans un fatras de certitudes à peine honnêtes : dans le « Jourde et Naulleau », première mouture, paru en 2004, Dom figure en bonne place — et se fait tailler en pièces. Ne pouvant pas dire mieux, une citation s'impose :

« C'est avec *Eloge des voleurs de feu* (Gallimard, 2003), une somme de plus de huit cents pages sur la poésie depuis les origines jusqu'à nos jours, que Dominique de Villepin

prend toute sa stature d'écrivain et d'essayiste. Il est le Chateaubriand des temps modernes. Campé à l'orée du siècle nouveau, face à l'obscur et à l'indicible, la chevelure agitée par les ouragans de l'histoire, Villepin dispense ses fulgurances, féconde les sources où mûrissent des vertiges. Sous l'éclair jailli de son œil, c'est toute la poésie qui s'embrace à nouveau pour pousser, de son souffle vivant, les destriers de l'imaginaire vers des rives nouvelles ».

Le constat semble clair : la dératisation est un éternel recommencement.

Mona Achache

Elle réalise « Le hérisson », une daube avec Josiane Balasko, enlaidie au maximum (stade Christine Boutin), dont la beauté intérieure irradie l'âme noble d'un Asiatique en goguette, le tout sous le regard pétulant d'une gamine surdouée : un premier film naze et sans risque adapté du best-seller dégoulinant de bon sentiment de Muriel Barbery. En clair : à éviter, ou à vomir si vous claquez 8 euros pour voir cette merde plaquée sur écran géant. A la place, trois conseils : si vous voulez lire un bon livre avec un hérisson dans le titre, lisez plutôt « Du hérisson » d'Eric Chevillard (Minuit) ; si vous voulez une chouette histoire C.A.K.E. où l'héroïne est une fervente lectrice qui ne paye pas de mine, lisez « Bibliomanie » qui figure dans nos *HISTOIRES ATROCES* ; et si vous voulez voir ce que peut vraiment faire une gamine surdouée (et perverse), suivez notre série « Sept à la morgue ».